

Souvenirs, souvenirs... (épisode 4)

Si je devais choisir un seul cours, un seul devoir et un seul maître parmi ceux qui, de toute ma scolarité à Voltaire, décidèrent de mon *intérêt fort* pour l'écriture, je n'aurais pas à hésiter longtemps.

C'était au tout début de ma classe de cinquième, l'année des *Aventures de Jacquin*.

Mon professeur de français s'appelait Monsieur L. Pas un poil politique, l'animal ! Ni charismatique, ni vraiment chaleureux, moins encore copain-copain... Plutôt le genre sec et scrupuleux qu'on imagine (que j'imagine en tout cas, tant le modèle s'en est flouté...) à ces laïcs médaillables d'avant 14 qu'on disait hussards de la République.

Le cours dont je te parle n'était rien moins qu'une abstraite leçon de rhétorique, oui, en cinquième ! avec définitions et modalités, assorties de deux trois exemples décortiqués pour chaque trope. Inconcevable au même niveau (je le sais d'expérience...) à peine douze ans plus tard. Antithèses, hyperboles, oxymores, prétérations... je me demande même si l'*anacoluthie*, si chère au capitaine, ne figurait pas sur la liste...

Du chinois pour les trois quarts de l'assistance, autant dire. Mais n'anticipons pas...

J'ignore en vérité si ce cours hors d'âge - qui devait tout de même occuper plusieurs séances - a jamais formellement figuré dans aucun programme. Je ne sais pas davantage si l'objectif en était d'affiner notre approche des standards de la littérature ou bel et bien d'enrichir le style de nos productions personnelles. J'ignore jusqu'au profit qu'ont pu en tirer mes condisciples* de l'époque.

Moi, en tout cas, je n'allais pas tarder à en faire mon miel.

C'est particulièrement de la métaphore que je m'étais entiché. Tu sais ? ce truc d'auteur qui lui permet d'associer ce qu'il veut (le comparé) à ce qu'il veut (le comparant) selon l'humeur et sur le seul prétexte d'une vague ressemblance ? le soleil, par exemple, à un judas, une dernière bille ou un caramel mou. Voire, de façon plus expéditive, au tranchant *cou coupé* qui clôt net le *Zone* d'Apollinaire, ou à un trou de balle...

Mon intérêt d'alors peut s'expliquer : autant la logique et la chronologie imposaient d'emblée leur structure à mes moindres récits, autant décrire m'y posait problème : ça commence où, et ça finit où, un décor ? Quel ordre y mettre ? Quels plaisirs, quelles émotions, quels rebondissements, quelle nécessité y prévoir ou en attendre ?... Lecteur moi-même de textes de moins en moins illustrés je comprenais à la rigueur l'utilité des descriptions : leur absence m'aurait même paru désinvolte. Reste que je les sautais allègrement.

Alors en faire !...

Or l'outillage métaphorique résolvait tout.

Non seulement la métaphore m'offrait ici et là d'insérer de l'imprévu - sinon du drame - dans mon espace, ne suffisait-il pas d'en choisir les comparants successifs avec suffisamment de conséquence et d'habileté pour conférer subrepticement à celui-ci mieux qu'un sens : un double sens ? y suggérer en quelque sorte un revers à l'apparence, une image en filigrane derrière l'image affichée, comme dans ces dessins-mystères ludiques où se cache et se révèle aux plus futés un autre dessin par anamorphose...

Mieux encore ! Supposés choisis selon son humeur, est-ce que lesdits comparants - et ledit double sens - n'allaient pas témoigner de l'auteur lui-même de façon bien plus personnelle que ne le ferait jamais l'objectivité logique et chronologique d'aucun récit ?

Le *rendre intéressant*, lui l'auteur, autant et plus que ses petites histoires...

Péché d'ego ? C'est vrai. Mais qui faisait au moins l'économie du mensonge.

Narcissisme ? A coup sûr, mais pas que...

Comme l'expliquait Monsieur L, preuves étymologiques à l'appui, les mots ne sont pour la plupart que d'anciennes métaphores dévitalisées par l'usage. Des sens figurés devenus des sens propres, des poncifs, des clichés... L'histoire de toute langue n'est au fond qu'une succession de tels *glissements sémantiques*. C'est même ce qui distingue une langue vivante d'une langue de bois.

Bien sûr, Monsieur L ne disait pas ça comme ça, mais n'était-il pas clair que renouveler les métaphores de génération en génération relevait peu ou prou du devoir national ?

La mission me convenait à merveille.

La pratique elle-même ne présentait que des avantages.

D'abord, la qualité des comparaisons étant indépendante des sujets traités, j'étais libre d'en anticiper la recherche. D'où bientôt l'idée d'un carnet qui ne devait plus me quitter où noter en toutes circonstances, à propos de tout et de n'importe quoi, la réponse à la seule question qui eût désormais un intérêt objectif : « *A quoi ça ressemble ?* ». Un carnet dont j'avais divisé chaque page en deux colonnes, l'une pour les comparés, l'autre pour les comparants, avec toujours entre les deux le signe =.

Comme fait ton coach, en somme, entre *réalité* et *perception*...

J'avais ma fierté, je l'ai dit. J'y biffais donc les métaphores les plus faibles à mesure que j'en découvrais de meilleures. J'éliminais de même, bien qu'à regret, celles que je retrouvais dans mes lectures : pas question de fourguer du seconde main à Monsieur L. Ni à ceux qui suivraient...

Autre plus, pour qui est d'une lenteur malade : disposer d'un vivier d'images me faisait gagner un temps fou lors des devoirs sur table. Sans compter que la réversibilité des comparés et des comparants me permettait d'y affronter indifféremment des descriptions d'intérieur ou d'extérieur, de nature ou de rue et par tous les temps selon le sujet imposé. Descriptions où il ne me restait plus qu'à situer un récit à minima, sans extravagances quant à lui, dont je savais qu'il séduirait d'autant mes correcteurs.

On devient vite habile à pratiquer obsessionnellement le même jeu. Et on prend vite du plaisir à devenir habile. Jusque dans mes dissertations de première ou de terminale, pourtant moins propices aux descriptions, mon goût m'est longtemps resté pour le décoratif.

En général les profs aimaient. Les plus notoirement communistes** beaucoup moins, je dois dire, pour qui l'esthétique était un luxe bourgeois et le formalisme l'opium du littéraire.

Quand bien même il n'y aurait eu ni le goulag ni les procès de Moscou, sa sainte aversion pour le plaisir du texte m'aurait détourné du feeling PCF bien avant que celle du sexe ne me fasse fuir l'intégrisme chrétien...

Albert avait raison : rien n'est plus subjectif que le jugement littéraire. Mais ça changeait quoi ?

C'est qu'à l'origine de tout ça, il y avait eu *la* rédaction. Ma première sous Monsieur L.

Je ne m'en rappelle plus clairement le sujet : il nous conviait, je suppose, à décrire une scène de foule en insistant sur les sensations et les émotions éprouvées.

Ma tribu, tu t'en doutes, fuyait les stades, les manifs et les meetings comme la peste. Mais il se tenait chaque semaine, rue des Pyrénées, un marché des plus animés dont les bruits et les odeurs montaient jusqu'à notre balcon du cinquième.

C'est là que je m'étais donc installé avec mon carnet, façon peintre du dimanche, à l'affût moins des incidents que de ressemblances pertinentes.

J'ai eu tort d'affirmer ne connaître alors la Chine qu'à travers *Le Lotus bleu* : j'avais aussi en tête, il faut croire, quelques clichés du *Magasin Pittoresque* de ma grand-mère. Comment, sinon, l'image exotique de jonques et de sampans se serait-elle aussitôt imposée à moi, de

mon surplomb, à la vue des toiles noires plus ou moins déployées sur leurs montants métalliques au-dessus des étals ?

La cellule analogique souche m'étant ainsi offerte, restait à la cultiver selon la procédure dite de la *métaphore filée* : induire un maximum d'analogies s'inspirant du même exotisme afin d'éviter les incohérences. Ainsi la rue des Pyrénées devenait-elle sans trop forcer un fleuve grouillant, le bus 26 (alors doté d'une plate-forme arrière et d'une proue grotesque) le vapeur fulminant s'y frayant un passage vers l'aventure, les feuilles des marronniers et autres papiers gras en lévitation divers volatiles aussi étrangers que possible au ciel parisien (sternes, goélands, huîtres-pies...) empruntés eux-mêmes à la planche *oiseaux de mer* du Larousse familial en six volumes, etc...

Mais où je fis fort, je dois dire, pour mon premier essai dans le petit jeu du *quoi-ressemble-à-quoi*, c'est sans nul doute en cherchant ce à quoi je pouvais bien ressembler moi-même du haut de mon perchoir... Facile pourtant, quand on sait qu'Albert avait rehaussé la rambarde du balcon d'un bon mètre de grillage histoire de prévenir mes éventuelles tentatives d'évasion par le vide : est-ce que je n'étais pas là, tout craché, ce malheureux cormoran interdit de vol que le batelier chinois (merci encore, le Magasin Pittoresque !) tient encagé le long du mât en attendant l'heure de la pêche ?...

Me regardant regarder, est-ce que je ne venais pas d'innocemment réinventer ce qu'on appelle en peinture une *mise en abyme* - tu sais : ce petit détail impliquant le clin d'œil narcissique du peintre dans sa propre composition, le sujet dans l'objet, Hitchcock s'insinuant dans un plan du film en distrayant figurant ?...

Rien que ça !

J'y avais mis le paquet côté métaphores mais c'est à coup sûr mon portrait final de l'artiste en jeune cormoran, sans me vanter, qui eut le plus franc succès. Monsieur L m'octroya un 19, note plutôt exceptionnelle en matière de composition française, et m'honora même d'une première lecture publique.

Ce n'est pourtant pas pour ce triomphe que je t'en parle, dût ma modestie légendaire en pâtir. Ce n'est pas à cause de lui non plus que mon marché chinois (sans rapport flagrant avec celui qui soucie tant désormais l'occident libéral, mais va savoir ...) est bien la seule de mes rédactions d'ado qui se soit à ce point gravée dans ma mémoire...

Le cours fini, Monsieur L me prit à part. Je ne me rappelle pas précisément les mots employés mais le message était clair - du genre : « Toi, mon petit bonhomme, le jour où je tomberai sur le bouquin où tu as pompé ça, dis-toi bien que ça va chauffer pour tes fesses !... »

Réaction, d'après toi ?

Même pas vexé, le Lahougue !

Sidé, oui, mais pas vexé ! Sur un petit nuage, même...

Non mais tu te rends compte ? J'avais juste fait le taf en conscience et voilà qu'on attribuait pour un peu ma prose à Flaubert ou à Chateaubriand !...

Que l'expert y perçoive ne serait-ce que le soupçon d'une patte d'auteur, de *vrai* auteur, est-ce que ça n'était pas la preuve au carré que j'en étais un ?

Réellement un, quoi qu'en penseraient plus tard les réfractaires...

Même ton pragmatissime de coach s'y serait cru.

(à suivre...)

* Alain Madelin était l'un d'eux. Preuve, en tout cas, que le cours de Monsieur L n'était pas de nature à formater les opinions ni les destins...

** J'eus droit quelque temps à Georges Cogniot, un cacique du Parti qui avait pris une veste aux élections de 58. Je peux t'assurer que mon actuel marxisme ne lui doit pas grand-chose...